

Le Petit Prince de Paraverde

Voilà plusieurs mois déjà que mon entourage me presse de partager mon témoignage. Ce n'est pas faute de l'avoir proposé à l'administration militaire, mais elle semble toujours hésiter à le recueillir. Sans doute par prudence, pour s'épargner le reproche de déroger à son principe de neutralité. Cependant, à l'heure où la question du rattachement de l'île Paraverde à la France agite la classe politique, il me semble urgent de rappeler la réalité des événements qui en sont à l'origine. Je vais donc passer outre mon devoir de réserve, et livrer ici mon récit de la libération de l'île, et ce qui a pu conduire à l'idée de son rattachement.

Je suis lieutenant, pilote de l'aéronavale, affecté à une escadrille de chasse basée en sud Bretagne. Il y a à peu près un an maintenant, à l'occasion de manœuvres de notre flotte dans le Pacifique équatorial, mon groupe rentrait d'un banal exercice de reconnaissance dans les eaux internationales, au large de l'Équateur et de la Colombie. Pendant notre approche de retour vers le porte-avion, une nuée d'oiseaux a provoqué une défaillance grave de mon réacteur. Une explosion a déchiqueté en partie mon avion. Je n'ai eu qu'une fraction de seconde pour tirer la poignée du siège éjectable. De ce qui s'est passé ensuite, seul me reste le souvenir du choc brutal de mon siège fusant hors du cockpit, et de l'appareil filant comme une comète vers la mer. C'était la fin du jour. Je me suis retrouvé flottant sous mon parachute dans l'ombre mauve du crépuscule, au-dessus de l'écume encore scintillante.

Juste avant l'accident j'avais remarqué que nous survolions quelques taches de végétation sombres et discrètes, qui indiquaient la présence d'un petit archipel. Maintenant, les alizés me poussaient vers l'une d'entre elles. Je distinguais des collines escarpées entourant une plaine centrale plus claire et le fin liseré blanc d'un rivage sablonneux. Nous avions évoqué quelques fois ces îles pendant les briefings. Elles n'étaient pas jugées particulièrement dangereuses. Aucune espèce menaçante ne se dissimulait au fond de leur forêt foisonnante. On nous avait quand même précisé, avec un curieux détachement, et sans nous en dire beaucoup plus, que certaines pouvaient être habitées. Des tribus pacifiques vivaient là isolées du monde. Parce que j'avais eu le temps d'examiner des cartes juste avant l'accident, un nom m'est vite revenu à l'esprit : Paraverde.

S'éjecter d'un jet est une expérience très traumatisante. Elle expose à de sérieux risques de séquelles. Dieu merci, dans cette catastrophe, j'ai bénéficié des meilleures conditions possibles : à basse vitesse, le choc aérodynamique a été modéré, et la mer a amorti ma chute. J'ai tout de même dû lutter contre les violents élancements d'un poignet cassé pour me libérer de la toile de mon parachute et nager tant bien que mal jusqu'au rivage.

J'ai été rassuré de trouver une grande plage accueillante. A ma sortie de l'eau, j'ai vite déclenché la balise de secours qui nous équipait tous. Elle devait guider le navire de secours jusqu'à moi. En cas de nécessité, il était même possible de la transformer en signal d'alarme pour prévenir l'équipage d'une menace imminente. Le navire serait alors placé en état d'alerte, et un commando de fusiliers marins prêt à se porter à mon secours. Mais je n'en étais pas là : aussi loin que se portait mon regard, tout était calme et désert. D'après la position de notre flotte au moment de l'accident, j'estimais devoir attendre une quinzaine d'heures environ. J'aurais pu choisir de rester sur cette plage, mais il me fallait trouver de l'eau douce et quelques morceaux de bois pour tenter d'immobiliser mon poignet dans une attelle. Je voulais aussi évaluer le niveau de sécurité que m'offrait l'intérieur de l'île, au-delà du premier rideau compact de forêt qui se déployait devant moi.

Je me suis donc mis en marche. Avec mon seul bras valide, je me suis attaqué à la masse de branches et de feuilles, au labyrinthe de troncs souples et torsadés. La chaleur était lourde. Ma combinaison mouillée m'en protégeait difficilement. Je progressais lentement, accompagné bientôt par le bruissement du déplacement de dizaines d'animaux invisibles. Plutôt que me diriger vers la plaine, j'ai choisi de poursuivre dans l'entrelacement des arbres et des lianes, avant de me lancer dans l'escalade de la première colline qui se présentait : j'aurais ainsi rapidement une vue d'ensemble de l'île.

Je repensais à ce qui nous avait été dit au sujet des tribus que je pourrais rencontrer. Elles descendraient d'une civilisation précolombienne. Déracinées de leurs lieux de culte ancestraux, elles se seraient installées là pour échapper à des siècles de persécution. Leur société se tenait isolée de toute relation avec l'homme moderne. Un universitaire colombien, le seul homme qui ait réussi à établir un contact en quelques occasions, avait pu en donner une première description : un peuple pacifique, qui cultivait la pomme de terre, le manioc, ou les bananes, et pêchait poissons et tortues. Aucun gouvernement ne reconnaissait leur existence, aucun État ne les protégeait. Un peuple de réfugiés, sans statut international, sur un territoire qu'aucun pays ne revendiquait. Pendant l'ascension, je me dissimulais autant que possible dans la végétation. Je me déplaçais furtivement, avec prudence, dans un état de vigilance exacerbée. Au sommet, la végétation s'est faite plus clairsemée et la vue s'est dégagée. Jusque là, je n'avais croisé aucun signe de vie humaine. J'ai scruté la plaine centrale à la recherche de traces d'activité agricole. Ce qui m'est apparu alors dans la nuit tombante m'a stupéfié.

- - - -

La plaine était couverte à perte de vue de dizaines de plantations similaires. Il ne m'a pas été difficile de reconnaître l'essence qui y poussait. A l'occasion de multiples expéditions équatoriales, j'avais survolé des kilomètres de ces alignements de buissons touffus ; il y avait devant moi une gigantesque exploitation de coca. Il s'y déroulait une activité intense. Sur chaque parcelle, sous la surveillance de gardes armés, des hommes aux longs cheveux noirs cernés d'un bandeau travaillaient la tête baissée en permanence. Ils ne portaient que de longs pagnes rouges, laissant paraître une peau mate et cuivrée. En revanche, leurs gardes étaient plus communément habillés en jeans, t-shirts, et autres vêtements modernes, et semblaient être des sud-américains tout à fait modernes. Entre les parcelles, des colonnes d'hommes, sous la même surveillance, transportaient des sacs quelque part vers la côte nord, de l'autre côté de l'île. Partout des processions silencieuses, le travail obstiné d'une fourmilière.

Le silence s'est soudain rompu. De ma droite sont montés des rires d'enfants et quelques paroles de femmes. A la limite de ce que je pouvais observer depuis le promontoire, j'ai pu les apercevoir sortant d'une grande bâtisse en bois, un modèle grossier d'architecture coloniale, dont le rez-de-chaussée était une large vitrine pleine de lumière. Même peau cuivrée, mêmes tissus rouges sur le corps, elles portaient, les bras encombrés de grands paniers pleins de légumes et de boîtes en carton, comme on en trouverait dans n'importe quelle épicerie. D'autres transportaient des objets ménagers tout à fait modernes. Au-dessus de la vitrine on pouvait lire sur panneau en fronton « Alimentación General ». Même s'il était surveillé lui aussi par des gardes, il régnait autour de cet endroit une atmosphère plus légère. Grâce aux rires d'enfants sans doute qui découvraient dans la joie des jouets colorés en plastique.

Tout ce spectacle, aussi étrange qu'effrayant, m'a plongé dans une grande perplexité. Mais je n'avais aucune latitude pour chercher à en savoir plus. Ma seule mission était de survivre jusqu'à l'arrivée des secours, et ma situation était devenue plus délicate. Il fallait renoncer à l'eau et à la nourriture, et trouver une cachette sûre pour la nuit. Au moment où je commençais à retourner sur mes pas, deux gaillards sont tombés presque silencieusement d'un arbre, sur leurs pieds, juste devant moi. D'un mouvement remarquablement agile, ils ont attrapé mes

bras. Dans la quasi obscurité, je ne percevais que leur souffle, leur silhouette, et quelques motifs de peinture sur leur peau. Ils n'ont pas prononcé une parole et ont commencé à me tirer violemment dans une autre direction. Alors, la douleur dans mon poignet m'a transpercé et j'ai perdu connaissance.

- - - -

Je ne pense pas que cela ait duré plus de quelques minutes. A mon réveil j'étais allongé dans une vaste hutte. Il y avait au-dessus de moi un grand toit pentu, une charpente recouverte de feuilles séchées. A peine mes yeux ouverts, les deux hommes qui m'avaient capturé se sont mis à hurler avec anxiété. Dans la lueur d'un feu, ils m'ont paru être deux guerriers de la même ethnie primitive qui travaillait dans les plantations : un pagne rouge comme les autres mais quelques plumes colorées qui jaillissaient hirsutes de leur chevelure, et sur leur torse, des traits de peinture noire et rouge dont on les aurait griffés. Ils éructaient en agitant une puissante lance. Dans leurs cris, je n'arrivais à saisir qu'un seul mot : « Nortevalle », qui revenait régulièrement. Ils s'en tenaient à un ballet hésitant qui traduisait leur impuissance à décider quoi faire avec moi. J'étais un homme du monde moderne. Je ne ressemblais pas aux gardiens de l'île mais je portais un vêtement militaire qui ne devait pas les rassurer. Leur excitation croissante me laissait peu de possibilité d'éviter que les choses ne dégénèrent. C'est alors qu'une femme a franchi le seuil de la hutte.

Ce n'était pas une femme comme celles que j'avais aperçues tout à l'heure. Elle paraissait d'une autre génération, mais il m'était difficile de lui donner un âge. Elle avait les mêmes longs cheveux noirs, portait la même tenue, mais sa peau était plus claire, décorée par une quantité incroyable de colliers et de bracelets d'argent et de turquoise. Elle a d'abord échangé avec les deux hommes. Ils semblaient lui marquer un profond respect. Et puis à ma grande surprise, elle s'est adressée à moi en espagnol. Elle m'a demandé qui j'étais, d'où je venais, si j'étais un soldat... Elle se tenait devant moi très droite, très sûre d'elle. J'ai expliqué d'où je venais. J'ai décrit les circonstances de ma présence fortuite sur l'île mais il m'a surtout fallu la convaincre que je n'avais rien à voir avec les hommes que tous les trois semblaient craindre. Elle a semblé rassurée. Elle a échangé à nouveau avec les deux guerriers qui ont fini par s'éloigner, avec des bougonnements qu'on pouvait interpréter comme un mélange de satisfaction et d'incrédulité. Ils ont franchi la porte pour s'enfoncer dans la forêt. Durant leur conversation dans leur langue opaque, un nouveau mot s'était distingué à mes oreilles : « Sabio ».

J'ai essayé de me lever de l'épais matelas de nattes sur lequel on m'avait allongé. Mais je n'ai pas réussi à tenir debout. Quand je suis retombé, la femme s'est approchée de moi, s'est assise, a laissé glisser ses doigts sur mon poignet violacé et enflé, et entrepris plusieurs pratiques que j'ai interprétées comme des soins. Elle est allée chercher un flacon de bois rempli d'une huile brune qu'elle a étalée sur ma peau. La douleur s'est apaisée en quelques minutes.

Elle terminait juste quand j'ai perçu des petits rires étouffés derrière une cloison de bambou, juste avant que deux petits enfants n'apparaissent, presque nus. Ils jouaient à poursuivre une petite balle rouge en plastique dont les rebonds les captivaient. Ils l'ont poursuivie jusqu'au fond de la pièce, où, après quelques regards furtifs jetés tout autour d'eux, ils ont ouvert un coffre caché sous une couchette. Ils en ont sorti plusieurs objets, totalement incongrus dans ce lieu que des siècles avaient isolé de notre civilisation : un ballon de basket, une boîte de cubes décorés de scènes de la vie citadine, et même un camion de pompiers avec sa petite lampe rouge clignotante. Dans cette jungle coupée du monde, jetée au milieu de l'océan, j'assistais à une sorte de petit Noël.

Puis on m'a laissé seul. Je me suis assoupi brièvement, quelques minutes peut-être. Des sons me parvenaient, mélangés aux cris des oiseaux nocturnes : la femme qui cuisinait, les enfants

qui jouaient dehors. Et puis soudain des voix plus graves : les deux jeunes guerriers étaient revenus. Je les ai vus approcher ; ils accompagnaient un homme qui m'est apparu démesurément grand. Il se distinguait aussi par sa longue chevelure grise et le foisonnement de plumes multicolores qui en fusaient en tous sens. Des bandes de tissus soulignaient son front, ses poignets et ses genoux. En plus des mêmes peintures noires et rouges sur son torse, d'étranges motifs graphiques décoraient son visage. Avec une grande solennité, il s'est avancé jusqu'à moi, et s'est tenu immobile pendant une longue minute. Son profond regard noir m'a décomposé.

La femme s'est approchée doucement de lui, lui a mis la main sur l'épaule, et il m'est apparu évident qu'elle était sa femme. Il s'est tourné vers elle pour l'interroger. Dans ce qu'elle lui a répondu, j'ai pu relever le mot « France ». Il a paru s'interroger. Un des deux jeunes guerriers a suggéré quelque chose qui semblait assez radical. La femme est immédiatement intervenue en haussant le ton. Le grand homme m'a alors adressé une longue déclaration que sa femme a commencé à me traduire après qu'il se soit tu.

- Je suis Sabio. Tu es ici dans mon cercle, dans ma maison et dans ma famille. Tu es un homme d'armes, mais tu n'es pas comme les hommes d'armes de Nortevalle. Armahanda (« c'est moi » a-t-elle précisé) me dit que nous n'avons rien à craindre de toi. J'ai confiance dans son jugement. Nous pouvons t'héberger, te soigner. Mais nous ne pourrions pas te protéger contre les Nortevalle, car ils possèdent le feu puissant, bien plus puissant que nos lances et nos flèches. Ils ont entendu le tonnerre, et ils vont chercher à savoir si un homme est arrivé sur l'île. S'ils viennent dans mon cercle tu devras partir, je ne peux pas faire grandir encore le danger autour de ma famille.

Armahanda s'est arrêtée en attendant la suite, mais Sabio est resté silencieux. Tout le temps pendant lequel elle me traduisait son propos, son regard avait balayé la pièce, et il s'était soudain figé dans la direction du coffre d'où les enfants avaient sorti des jouets tout à l'heure. Il s'y est précipité, l'a ouvert, et basculant brutalement dans une rage incontrôlée, il a attrapé tout ce qu'il y trouvait pour courir le jeter de toutes ses forces dans le vide, au-dessus de la forêt. Les hurlements des enfants se sont mêlés aux cris des singes soudain dérangés. Il est revenu en vociférant autant en direction de sa femme qu'à la cantonade. Armahanda soutenait son regard, mais ne lui répondait pas.

Il a fini par se taire, son souffle s'est progressivement calmé. Puis les enfants se sont apaisés, les hurlements sont devenus des petits pleurs contenus. Il a quitté la pièce et elle l'a suivi sans un mot. Il s'est écoulé une heure ou deux pendant lesquelles je suppose qu'ils ont pris leur repas tous ensemble, puis couché les petits.

Le silence s'est fait dans la hutte, avec la nuit plus profonde. J'essayais difficilement d'articuler dans un tout logique les événements survenus depuis mon arrivée sur l'île. En particulier, le mot persistant de « Nortevalle » m'intriguait. Bien plus tard, j'ai vu réapparaître Armahanda au prétexte de m'apporter un bol d'un bouillon de manioc. J'ai commencé à le boire pendant qu'elle m'observait. Elle semblait vouloir me dire quelque chose. Elle s'est assise. Pendant un long moment, elle est restée attentive au moindre bruit dans la hutte, sans doute pour s'assurer que personne n'entendrait ce qu'elle allait me révéler.

- - - -

Apayo était le nom du peuple primitif qui habitait les îles. Armahanda en était une enfant mais n'avait pas grandi parmi eux. Un enlèvement organisé par des contrebandiers, et une adoption dans des conditions obscures, l'avaient conduite dans une famille colombienne. Elle avait dû attendre qu'un concours de circonstances lui révèle la vérité sur ses origines. Elle avait dix-huit ans lorsqu'elle a entrepris le voyage de retour vers Paraverde. Elle a su se faire progressivement accepter par la tribu, s'imprégner de sa culture et de son mode de vie. Puis

elle avait rencontré Sabio et fondé avec lui une famille. Les deux guerriers qui m'avaient capturé étaient ses fils. Eux-mêmes s'étaient mariés et lui avaient donné deux petits-enfants.

A l'époque de son arrivée, la tribu occupait essentiellement le centre de l'île, fuyant les activités de contrebande, incessantes sur les côtes. Elle vivait depuis des milliers d'années sans loi et sans hiérarchie entre les familles. Aucun chef ou sorcier ne s'y distinguait, et d'une manière générale sa structure sociale ne répondait à aucune organisation précise. Pourtant certains individus, à qui on reconnaissait du charisme et une valeur humaine particulière, se trouvaient investis d'une autorité morale qui les autorisait à rassembler les familles, guider des débats, et ainsi régler les conflits. C'était le cas de Sabio dont le nom évoquait la sagesse, en espagnol comme curieusement dans de nombreuses autres langues oubliées du continent.

Il y a à peu près un an, des hommes armés ont débarqué sur l'île avec le projet d'y développer la culture de la coca. Ils avaient découvert la tribu et vite compris qu'ils pourraient bénéficier d'une main d'œuvre relativement facile à soumettre. (Je me suis souvenu qu'à cette époque, l'épandage massif d'herbicides en Colombie, avaient de fait réduit les surfaces de coca. Devant leurs plantations noircies, de nouveaux cartels avaient trouvé une parade : délocaliser, faire des parcelles plus petites, en partie masquées par la forêt. Un des cartels les plus dynamiques dans cette nouvelle approche s'appelait « Cartel de la vallée du Nord » ou « Cartel du Norte del Valle » en espagnol. Je venais de comprendre enfin la signification du mot « Nortevalle » qui revenait en permanence).

Profitant de l'opportunité, le Cartel a imposé à la tribu un nouveau système économique : tous les hommes valides devaient travailler dans les plantations de coca, au détriment de leurs cultures et de leur pêche ancestrale. Pour que leurs familles puissent se nourrir, il a installé sur l'île une sorte de magasin qui proposait des produits importés, les mêmes que l'on trouverait dans un supermarché contemporain. Chaque homme y disposait d'un crédit qui dépendait de sa production de coca. Quand les familles primitives ont été confrontées à ces produits, l'effet a été dévastateur. Elles ont délaissé leur alimentation traditionnelle et se sont vite accoutumées aux céréales raffinées, aux plats en conserve et aux confiseries. Mais le plus pervers peut-être a été de proposer aussi des livres et des jouets aux enfants : ils en raffolaient, et il serait difficile de les en priver.

Sabio a immédiatement refusé que sa famille soit impliquée dans ce système, et a exigé qu'elle puisse poursuivre ses propres cultures sur un coin de terre préservé, autour de sa maison. C'était très courageux : d'autres familles qui avaient manifesté le même refus, avaient subi des représailles comme l'incendie de leur hutte ou l'enlèvement des jeunes hommes vers une destination inconnue. Rongé par l'impuissance, Sabio les avait vus se soumettre les unes après les autres. Mais on l'avait jusqu'à présent, laissé tranquille. Le Cartel avait compris quel terrible symbole représenterait toute violence contre lui et sa famille.

- - - -

Après toutes ces révélations, Armahanda a marqué une pause. Elle a repris en m'avouant se sentir coupable : malgré son soutien à Sabio, et tout en veillant à nourrir sa famille avec les produits traditionnels, elle avait choisi d'ouvrir ses petits-enfants au monde et de leur donner accès à ce que leur proposait l'« Alimentación General ». Des conflits en résultaient régulièrement entre eux, comme celui auquel j'avais assisté. « Mais l'île est un petit univers si limité... pourquoi leur interdire d'appartenir à une humanité plus large et à sa communauté de culture ? » a-t-elle conclu, en ajoutant que leur joie et leurs rires lui procuraient un bonheur incomparable.

Elle s'est levée, a commencé à s'éloigner, puis s'est retournée. D'un air gêné, elle m'a rappelé ce qu'avait dit Sabio : si on découvrait que je me cachais ici, cela pourrait les mettre en grave danger. Je l'ai rassurée et lui confirmant que je prévoyais de partir le lendemain matin, sans

lui donner plus de détails sur les opérations militaires à venir. Elle n'a pas posé de question. Elle m'a souhaité une bonne nuit. Je l'ai encore remerciée de leur hospitalité, et je me suis allongé dans l'obscurité remplie du bruissement ininterrompu de la nuit tropicale.

- - - -

Je n'ai pas dû dormir plus de quelques heures. Au milieu de la nuit, les effets des soins s'étaient dissipés et la douleur m'a tiré du sommeil. La lune s'était levée et baignait la pièce dans une lueur cendrée. J'ai sursauté en apercevant Sabio qui était là, assis devant ma couche. Il avait dû m'observer pendant mon sommeil. Lorsque nos regards se sont rencontrés, il m'a fixé et j'ai entendu sa voix sombre dans la nuit ; j'ai eu la surprise de l'entendre s'adresser à moi dans un espagnol hésitant, mais suffisamment clair pour que nous nous comprenions. J'ai pensé que, par pudeur, il évitait de l'utiliser devant sa femme.

- Il y a des Alimentación General en France ?

Comme je mettais du temps à reprendre mes esprits et à lui répondre, il a répété...

- Il y a des Alimentación General en France ?

- Oui bien sûr, des milliers. La France est un grand territoire avec beaucoup d'hommes et de femmes

- Les choses de l' Alimentación General sont mauvaises. L'Alimentación General est notre esclavage. Il est la fin de notre liberté et de notre société égale. Il est la fin de notre monde enfant de la Nature. Il y a donc beaucoup de soldats comme toi...

- Oui aussi

- La France est un grand Nortevalle, de milliers d'Alimentación General et de soldats, et pas de liberté. Beaucoup de coca pousse là-bas. Les soldats peuvent tuer et brûler.

- Non, il n'y a pas de soldats devant les Alimentación General, ni autour de ceux qui travaillent. Les soldats sont là pour protéger les familles contre ceux qui veulent agir comme NorteValle. Nous sommes libres d'aller, de travailler où nous voulons, et ceux qui travaillent sont libres de choisir ce qu'ils font et ce qu'ils cultivent.

- Alors c'est comme sur Paraverde, il n'y a pas de chef...

- Si, il y a des chefs mais nous les choisissons et ce qu'ils peuvent faire est limité par quelque chose qui s'appelle le droit. Toi aussi (je l'ai tutoyé comme il faisait lui-même depuis le début) tu as été choisi Sabio. Pour permettre à tous ici de vivre dans la justice et la sécurité en respectant les traditions de la tribu. C'est pareil dans la France. Nous appelons cela la République.

- Mais la République c'est aussi les Alimentación General et leurs mauvais produits.

- Oui, l'Alimentación General ici ce n'est pas de la bonne nourriture. Mais dans les nôtres nous avons le choix, parce qu'ils sont libres de vendre ce que nous demandons. On y trouve même du manioc ou du poisson de ta mer. Et pour le reste... regarde comme les enfants ici semblent parfois tellement heureux...

- Ils sont des enfants. Ils ne comprennent pas. Avant, ils s'amusaient à poursuivre les singes, ou à attraper du poisson. Le monde des Apayos doit s'arrêter là devant la grande mer.

Notre dialogue a encore continué un peu. J'essayais difficilement de trouver des images simples pour décrire le système politique d'un État qui cherche à offrir un équilibre entre l'individu et la société, la liberté et la sécurité, l'innovation et la Nature. Plus encore que la mise en esclavage de son peuple, c'était la relation au monde moderne qui le préoccupait. Il n'avait qu'un souhait : revenir à l'état antérieur de la vie sur l'île, reprendre la vie traditionnelle, celle d'un monde égal, clos sur lui-même, sécurisant et protecteur comme le récit des anciens.

- - - -

Après le départ de Sabio, j'ai réussi à me rendormir. Très tôt le lendemain matin je me suis senti mieux, je me suis levé et je suis sorti. J'avais besoin d'évaluer ma situation par rapport à la plage qu'il allait bientôt falloir rejoindre. Le soleil était déjà chaud et très lumineux. Je n'ai vu personne et je suis parti déambuler pour reconnaître la position de la hutte. Elle était en effet retirée, loin de la plaine et des cultures, sur une hauteur assez escarpée juste au-dessus de la côte. La mer turquoise resplendissait en contrebas. Il suffisait de descendre autant que possible droit devant, au travers de la végétation, comme je l'avais fait la veille en montant. Il me restait à retourner saluer mes hôtes. J'ai réajusté ma combinaison et mon équipement et je me suis mis en marche. Je n'avais pas été fouillé, j'avais toujours sur moi la balise et mon poignard dissimulé contre mon torse.

En approchant, quelque chose m'a tout de suite alerté : des voix que je ne connaissais pas, un silence qui m'a paru étrange. Pour la première fois depuis mon arrivée, la forêt s'était tue. Je me suis approché le plus doucement possible. Au travers d'une cloison de bambou, j'ai aperçu Sabio debout devant trois gardes du Cartel, passablement énervés, et parlant fort, qui le tenaient en joue. Armahanda était à ses côtés et les suppliait de partir. Mais ils s'entêtaient, jusqu'à hurler, à demander où était le pilote français. Un des fils les a menacés de sa lance, ils l'ont frappé d'un coup de crosse, et lorsque son frère s'est approché à son tour, le ton est monté encore, ils l'ont forcé à s'agenouiller et lui ont posé un pistolet sur la tempe. Je voyais Sabio prêt à se jeter sur eux, pendant sa femme lui hurlait de ne pas le faire.

Alors j'ai ramassé une grosse pierre, et je me suis avancé en criant et en gesticulant comme un forcené pour faire le plus de bruit possible. Surpris, les gardes sont restés figés. J'ai planté mon poignard dans la jambe du plus proche. J'ai frappé à la tête celui qui menaçait le fils de Sabio. Et puis j'ai brutalement fait demi-tour pour me jeter dans la descente. J'ai franchi les rideaux de jeunes arbres les uns après les autres. J'entendais des voix loin derrière, et j'espérais que les trois gardes s'étaient lancés à ma poursuite. Je me suis arrêté quelques secondes pour activer la fonction d'alarme de ma balise. Au moment où j'ai repris ma course, quelques balles ont fait éclater en sifflant un tronc tout proche. Ma manœuvre avait fonctionné. J'ai réussi à maintenir mon avance, jusqu'à déboucher dans un amphithéâtre éblouissant de blanc et de turquoise : la plage qui m'avait vu arriver hier soir.

Immédiatement j'ai regardé au loin et j'ai vu se détacher de l'horizon la coque gris-bleu d'un navire patrouilleur. Il fallait absolument que la vigie m'aperçoive. J'ai couru aussi vite que je pouvais en me risquant à découvert. C'était jouer à quitte ou double : j'étais à portée de tirs de mes poursuivants, cible facile sur le sable blanc. Ils se sont arrêtés de courir pour soigner leur visée. J'ai plongé vers le sol, anticipant l'impact de leurs balles. Il s'est alors produit ce que j'espérais : une violente explosion juste à l'endroit où ils se tenaient. Le canon de la corvette venait de tirer sa première salve. J'étais hors de danger. J'ai fait de grands gestes. Un hors-bord gonflable embarquant une dizaine de fusiliers marins s'est dirigé vers moi pour me ramener à bord.

J'ai fait un rapport sur la situation de l'île au commandant. Il ne lui a pas été difficile de décider, sur ce territoire libre de toute souveraineté, de faire débarquer une cinquantaine d'hommes de tous les côtés de l'île, tandis que le patrouilleur se chargeait de faire déguerpir les quelques hors-bords surpuissants qui servaient au transport logistique des gardes et de la coca. En

quelques heures, la centaine d'hommes du Cartel étaient sous notre contrôle : regroupés sur la côte sous bonne garde, attendant d'être livrés à la police colombienne, à portée des menaces vengeresses des Apayos, dont nous devons maintenant les protéger.

- - - -

Quant à moi, j'ai suivi tout cela de l'infirmerie du bord où on m'avait conduit. Plus tard dans l'après-midi j'ai demandé à retourner sur l'île. Je venais d'apprendre que les Apayos, avant même de commencer à défricher les parcelles de coca, étaient allés piller l'Alimentación General. Ils s'étaient fiévreusement disputé le stock entier dans un élan insurrectionnel qui était pourtant étranger à leurs mœurs. J'étais horrifié. Je me demandais quel pourrait être le destin d'un peuple qui recouvrait sa liberté tout en perdant la frugalité originelle qui lui permettait de vivre en paix. Sabio avait plus ou moins eu la prémonition de ce qui allait arriver. J'ai eu envie d'aller le retrouver. D'abord égoïstement, pour la satisfaction de voir sur les visages de sa famille un bonheur dont je me sentirais responsable. Pour entendre aussi Armahanda reconnaître le soin que j'avais pris de la confiance qu'elle m'avait accordée. Mais surtout pour comprendre comment Sabio appréhendait maintenant le futur de son île, qui ne redeviendrait jamais le jardin d'Eden qu'il souhaitait retrouver.

Avec deux hommes à mes côtés, je suis remonté vers sa longue hutte, cette-fois ci par les larges chemins qui partaient de la plaine. A notre arrivée, une réunion des chefs de famille tentait de s'organiser dans une ambiance très conflictuelle. Sabio était assis, calme, au milieu du groupe. Armahanda est venue vers moi dès qu'elle m'a vu, et m'a pris dans ses bras sans un mot, et tout m'était dit.

Puis elle s'est reculée et m'a expliqué que les vifs échanges venaient de ceux qui estimaient que le partage du stock pillé n'a pas été équitable, et qu'il fallait obliger certains à partager. D'autres aussi souhaitaient conserver l'Alimentación General et remplacer la coca par une autre culture qui puisse se vendre sans danger sur le continent. Tous se tournaient vers Sabio, dont l'autorité morale était le seul principe sur lequel tous s'accordaient. Mais lui, visiblement, se sentait dépassé par ce que l'on pouvait qualifier de nouvelle configuration politique.

Et puis il y a eu soudain comme un petit courant d'air frais, une espièglerie des alizées, qui a apporté un moment de calme. Les petits-enfants en ont profité pour passer furtivement avec un grand livre dans les mains, sans doute trouvé dans les ruines de l'Alimentación, pour vite filer dans la hutte. Armahanda les a suivis en m'invitant, moi et mes hommes, à venir boire à l'intérieur. A peine assis, nous avons vu entrer Sabio, le regard sombre, hagard. Il s'est penché au-dessus des deux petits-enfants qui lisaient, allongés par terre. Armahanda et moi avons frémi, dans la crainte de le voir leur arracher le livre. Mais il est resté là immobile. Progressivement son visage s'est éclairci, a souri, et son regard est devenu celui d'un homme qui rêve.

Nous nous sommes tous approchés. J'ai aussitôt reconnu le grand livre illustré : les deux petits feuilletaient une édition espagnole, un grand format aux couleurs soignées, du Petit Prince de Saint-Exupéry. Ils semblaient si émerveillés et captivés par le voyage de l'enfant de planète en planète, que la même émotion nous a tous peu à peu gagnés. Alors Sabio s'est tourné vers moi et m'a dit doucement :

- Parle-moi encore de la République...